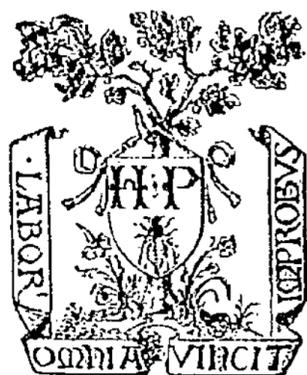


GUY BABAULT
MEMBRE CORRESPONDANT
ET VOYAGEUR DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

CHASSES
ET
RECHERCHES ZOOLOGIQUES

EN
AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE

1913



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1917
Tous droits réservés

CHAPITRE II

Départ pour la brousse. — Par chemin de fer à Kijabe. — Notre premier camp. — Première étape dans la vallée du Kédong. — A travers les plaines de Siswa. — Chasse aux zèbres. — Les premiers rhinocéros.

Les derniers préparatifs de la caravane étant enfin terminés, nous quittons Nairobi le 6 janvier. Dès 10 heures du matin notre important safari est rangé devant le train spécial qui doit le transporter à Kijabe, station à cinq heures de chemin de fer au nord-ouest de Nairobi dans la direction de Kisumu.

L'embarquement de notre nombreux contingent noir : porteurs, Askaris préparateurs de peaux (skinnners), traqueurs ou gunbearers (porteurs de fusils), boys de tentes, Saïs (palefreniers) se fait dans un ordre parfait sous l'œil vigilant de Cuningham et sous la garde des Askaris qui feront la police de cette petite armée pendant toute la durée de l'expédition.

A 11 heures et demie le train s'ébranle, traverse une partie de la ville et par une succession de courbes, arrive jusqu'au premier escarpement situé à 600 mètres au-dessus du magnifique plateau de l'Athi. La voie serpente ensuite au milieu d'une véritable forêt vierge dont les arbres robustes paraissent presque étouffés sous un fouillis inextricable de lianes et de buissons.

C'est, du reste, dans ces épaisses forêts que la compagnie du chemin de fer de l'Uganda s'approvisionne du bois devant servir de combustible pour ses locomotives.

que des vapeurs et des émanations d'un relent de vieux cuir grillé qui vous prend à la gorge.

Ce n'est qu'à 9 heures du soir que ce pauvre Cuningham rentre au camp avec les derniers porteurs exténués de fatigue. La journée a été rude pour tous et beaucoup de nos hommes ont la fièvre. Nous ne pouvons donc songer à continuer dès demain la longue étape qui doit nous sortir de ce pays d'enfer. Pour ces raisons, nous camperons ici quelques jours et y commencerons nos recherches; le gros gibier est du reste très abondant dans les environs et c'est ce qui me décide d'y faire un court séjour, qui laissera reposer les hommes avant d'entreprendre les marches suivantes, qui seront certainement aussi pénibles que celle de la journée qui vient de s'écouler, l'eau manquant totalement dans la contrée.

Après une nuit de repos bien gagnée, j'entreprends avec Cuningham ma première grande sortie de chasse. Nous parcourons d'abord le fond de la plaine et, après des manœuvres fort laborieuses, nous parvenons à approcher à moins de 200 mètres un groupe de zèbres. Ce fut là notre premier gibier avec quelques gazelles de Grant (*G. granti*) et plusieurs hartebest (*Bubatis cokei*). Nous réussissons en outre à poursuivre à cheval et à capturer une jeune antilope de cette dernière espèce, que Cuningham fait transporter chez le settler dont nous avons aperçu la ferme avant-hier, le priant de conserver et d'essayer d'élever cet animal jusqu'à notre retour.

Le lendemain je pars de très bonne heure à cheval pour gravir avec Cuningham et Jean les pentes arides du grand massif de Siswa. En montant nous délogeons des reeds bucks (*Cervicapra arundinum*) et quantité d'oiseaux intéressants, mais comme il est possible que nous surprénions des

buffles sur l'autre versant, nous nous abstenons de tirer. Arrivés près du sommet, nous quittons nos chevaux pour avancer avec précaution à travers une broussaille épaisse qui nous masque totalement la vue. Il s'agit maintenant d'atteindre une espèce de cirque formé par un ancien cratère qui, d'après Cuninghame, sert de refuge à des buffles qu'il a aperçus lors d'une chasse précédente.

Bientôt le taillis dans lequel nous nous sommes engagés devient si épais qu'il faut redoubler de vigilance, de crainte de quelques charges soudaines, toujours à redouter dans les parages habités par ces bêtes au caractère agressif et hargneux. Nous traversons cependant le fourré sans la moindre alerte, mais dès que nous sommes à découvert, Cuninghame, qui marche en éclaireur pour inspecter l'autre versant, nous fait signe d'approcher et nous montre deux énormes masses grises se mouvant lentement dans le fond du cratère. Ce sont des rhinocéros.

Nous rentrons aussitôt dans les buissons afin de les approcher à bonne portée sans qu'ils puissent nous voir, mais lorsque nous arrivons près de l'emplacement où nous avons découvert ces pachydermes, nous ne retrouvons plus que les traces de notre gibier, qui a disparu.

Cet échec et l'impossibilité de retrouver ces animaux, qui nous ont certainement éventés, nous décident à tirer quelques antilopes, nombreuses à cet endroit. Les gazelles de Robert (*G. granti robertsi*) sont surtout abondantes et superbes. Nous en tirons donc plusieurs spécimens, puis reprenons la direction du camp. Peu de temps après, un des porteurs de fusils retrouve sur le chemin des traces fraîches de rhinocéros, que nous tentons de retrouver aussitôt, redoublant cette fois de précaution, en avançant lentement à travers les épais buissons où serpentent les pistes, mais la végétation

devient si serrée que le traqueur qui nous précède a une peine inouïe à se frayer un passage; le terrain devient même si broussailleux qu'il manque de se faire éventrer par un des rhinocéros qu'il n'avait pas vu. La bête fonce heureusement droit devant elle, brisant tout ce qui se trouve sur son passage, et disparaît si rapidement dans les fourrés qu'il nous est impossible de l'apercevoir et de la tirer. La broussaille étant devenue impraticable et par trop dangereuse, nous abandonnons cette chasse, que nos pisteurs ne tiennent d'ailleurs pas à poursuivre plus longtemps, ni plus loin.

Nous nous rabattons donc sur le petit *gibier* qui sur le chemin du retour nous procure d'intéressants spécimens, dont un petit animal assez curieux qui vit ici en grand nombre, l'hyrax, petit mammifère qui n'habite que dans les endroits rocaillieux. Très craintif de sa nature, il disparaît au moindre bruit à travers les rochers pour regagner précipitamment sa retraite. Le chasseur n'a alors qu'à se poster à l'entrée du trou et, peu de temps après, la curieuse bête ne tarde pas à se montrer à travers les fentes des rochers, puis, s'enhardissant, passe sa tête pour inspecter les alentours avant de se décider à sortir, ce qu'elle ne fait que lorsque tout bruit a cessé et qu'elle suppose que tout danger a disparu.

Nous pûmes ce jour-là prendre plusieurs de ces spécimens au piège, mais bien que n'étant que légèrement blessés, ils refusèrent de prendre la moindre nourriture et on ne put les garder vivants que quelques jours.

Plus tard, à Jinja, sur les bords du Nyanza, un docteur nous en montra un qu'il tenait en captivité depuis assez longtemps en le nourrissant de riz cuit, de pain trempé dans le lait et d'un peu de viande crue. L'animal était devenu très familier; malheureusement l'expérience nous manquait et ce fut la cause de notre insuccès.

Le piégeage autour du camp de Siswa donna du reste de bons résultats à tous les points de vue. De grandes quantités de rongeurs et d'insectivores appartenant à plusieurs espèces y furent capturés, notamment un assez curieux animal (Macrocelidé) rappelant notre musaraigne, mais de plus grande taille et dont le museau se prolonge en une véritable trompe.

Ces animaux sortent de leur trou pour se mettre en chasse aux heures chaudes de la journée et on les voit courir après les insectes, sautant avec agilité, puis écoutant et observant à nouveau le passage d'une nouvelle bestiole qu'ils attrapent avec dextérité, parfois en plein vol.

Les pièges nous procurèrent en outre un joli petit carnivore de la famille des Mustélidés, le Zorille (*Zorilla variegata*). Son pelage, de toute beauté, est épais, d'un noir brillant marqué de lignes blanches longitudinales sur le dos. Notre captif bouda pendant plusieurs jours, probablement à cause de la blessure qu'il avait reçue du piège, mais on lui donna tous les jours une nourriture si bien appropriée à ses goûts, qu'il ne tarda pas à manger et à devenir très familier. J'espérais bien alors pouvoir le conserver et le rapporter vivant pour le Muséum, tant il paraissait bien portant et bien accoutumé à sa captivité, mais il mourut vers la fin de l'expédition.

CHAPITRE III

Vers le Sotik par « le pays de la soif ». — Marche de nuit, contact avec les tribus Massaïs. — Sur les bords de l'Onjoro O'Nyoro. — Nous bivouaquons sous un arbre. — Dans la nuit le lion se fait entendre. — Passage difficile d'un cours d'eau. — Campement sur les bords de la « Rivière Noire ».

Tout le monde paraissant bien remis et apte à entreprendre la longue et pénible étape qui, à travers un véritable désert où l'eau manque totalement, va nous permettre d'atteindre les premiers contreforts des monts de Mau, le safari, que précèdent les lourds chariots partis en avant, se met en route vers la fin de l'après-midi à travers l'immense plaine, à l'extrémité de laquelle nous pénétrons dans une région rocailleuse et couverte de grands buissons d'où se dégagent des senteurs sauvages.

Chemin faisant, Cuninghame nous indique tout au bord de la route une petite enceinte naturelle faite de rocailles et garnie d'une maigre végétation qui tranche sur les environs encore plus brûlés. C'est là que le Président Roosevelt passa la nuit lors de son expédition au Sotik. Le crépuscule nous surprend à quelques milles de cet endroit au moment où nous atteignons un immense plateau qui n'est que la continuation de ce désert, que l'expédition américaine nomma avec juste raison « le pays de la soif ». Nous rattrapons à ce moment les chariots du safari qui s'enfoncent à chaque instant, formant de profondes ornières, et n'avancent qu'avec peine malgré les cris des conducteurs boers et les formidables

et habiles coups de fouet que ces derniers prodiguent à leurs attelages. Le passage de ces lourds véhicules met en émoi les nombreux troupeaux d'antilopes descendus en plaine à la faveur de la nuit qui retentit de cette sorte d'aboiement des zèbres inquiets et du bruit de leurs chevauchées éperdues. Cuningham nous explique que ces malheureuses bêtes, dans la crainte d'une attaque de leurs ennemis les fauves, s'éloignent pendant la nuit des fourrés et rocailles et se tiennent au milieu des grands espaces libres et découverts, où elles peuvent, le cas échéant, éviter, par une fuite rapide, l'attaque du lion, leur principal destructeur.

La lune, qui facilitait notre marche jusqu'ici, disparaît alors derrière une ligne de collines lointaines, et c'est dans une profonde obscurité que nous continuons à avancer. Afin d'empêcher toute attaque des fauves contre nos chevaux, nous allumons des lanternes et conduisons par moment nos montures par la bride. La nuit noire a rendu tout le monde silencieux et notre groupe de tête, composé de nos porteurs de fusils et de nos Saïs, avance rapidement en raison de la fraîcheur délicieuse de la soirée, laissant derrière lui le reste du safari dont on aperçoit le feu des lanternes dans le lointain.

Bientôt de nouvelles lumières indiquent l'approche d'un village Massai ou « Maniate » entouré de feux qui protègent le bétail contre les fauves.

Nous arrivons quelque temps après à l'extrémité du plateau et descendons une pente assez rapide à travers une végétation rare au début, mais qui, devenant plus dense au fur et à mesure que nous avançons, nous fait supposer un moment que nos guides se sont trompés et ont quitté la route. Plutôt que de courir le risque de nous égarer, nous faisons alors halte pour attendre la colonne des porteurs restés en arrière.

Le même calme règne tout autour de nous et l'on n'entend aucun bruit, aucun cri, quoique ces endroits doivent recéler de nombreux fauves en raison de la grande affluence de gibier aperçu en plaine. Nos nègres font du reste bonne surveillance et sont aux écoutes. Ce qui les inquiète surtout, et dont ils paraissent avoir une terreur excessive, ce sont les rhinocéros.

Kongoni, mon premier gunbearer, qui est un des meilleurs traqueurs, a une grande expérience de ces pays. Il nous explique, pendant cette marche de nuit, avec le peu d'anglais qu'il connaît, le danger que présenterait le voisinage d'un de ces monstres, dont il serait fort difficile d'éviter la charge dans la nuit. Ces avertissements ne sont pas pour nous rassurer et nous redoublons de vigilance, nos carabines chargées et attentifs au moindre bruit, pour protéger la caravane qui maintenant nous a rejoints. Nos boys de tentes ayant à leur tête le plus intelligent de tout le contingent noir, mon fidèle Ali, viennent d'arriver. Ali, métis de nègre et d'Arabe, qui parle assez bien l'anglais, nous invite à le suivre, connaissant fort bien tous ces parages pour les avoir déjà parcourus en safari.

Sous la conduite de notre nouveau guide, nous nous remettons en marche et vers 2 heures du matin, heure convenue pour l'arrêt, nous choisissons un emplacement à découvert et préparons le camp volant où tout le safari prendra quelque repos jusqu'au petit jour.

Tout le monde se met en devoir de chercher du bois et on allume de grands feux aux quatre coins de l'emplacement choisi pour bivouaquer. Le manque d'eau prive malheureusement les noirs de leur posho et les pauvres gens harassés doivent se contenter d'allumer leur feu et de s'enrouler bien vite dans leur couverture.

CHAPITRE VI

La grande rivière « Amala ». — Chasse aux fauves au « boma ». Nous abattons un léopard. — Turner et les cynocéphales. — Apparition de la tsé-tsé. — Chasse imprévue d'un rhinocéros. — Poursuite de « Kobs ». — A la recherche des hippopotames. — Un pachyderme qui nous entraîne en pleine forêt.

Pendant cette première nuit de notre séjour sur les rives de l'Amala, le lion nous a réveillés plusieurs fois par des rugissements qu'il a eu l'audace de faire retentir jusque dans les environs immédiats du camp. Aussi dès le petit jour prenons-nous nos dispositions pour monter un « boma » pour la nuit prochaine. A cet effet Cuninghame charge deux d'entre nous d'aller à la chasse aux zèbres dans le but de nous procurer les appâts nécessaires, pendant qu'il va s'occuper avec les Boers de l'édification de notre affût.

Mon premier préparateur a la mission de chasser une antilope quelconque pour fournir au camp la viande nécessaire à notre nourriture. Restant inoccupé, je me livre pendant une grande partie de la journée à la chasse aux sous-mangas (oiseaux-mouches) qui sont très nombreux aux environs du camp, en raison des fleurs d'aloès qui y croissent en grande quantité.

M'étant procuré d'intéressants spécimens, je rentre de bonne heure pour faire activer les préparatifs de notre départ pour la chasse afin d'être prêt à partir avant le coucher du soleil.

Vers 5 heures, Cuninghame rentre à son tour, bride abattue,

ce qui indique des nouvelles importantes. D'un air quelque peu soucieux, il me dit qu'il revient de l'emplacement où il a fait dresser le boma dans lequel nous devons passer la nuit; mais qu'il craint que ce soit peine inutile, car au lieu d'un zèbre que devaient lui fournir nos deux compagnons, ces derniers lui en ont rapporté quatre et cette chasse ne s'est pas faite sans bruit. Cuningham a bien fait traîner ces quatre zèbres à travers la plaine par les bœufs des chariots, avant de les laisser devant le boma comme il pensait le faire avec un, mais il doute qu'après le vacarme de tant de détonations et devant un tel nombre de gibier au même endroit, le lion ne prenne méfiance et ne nous donne aucune chance de le tirer.

Enfin tout étant prêt, nous décidons de tenter malgré tout cet essai et nous nous mettons en route un peu avant le coucher du soleil. Une heure après, nous sommes devant l'enceinte d'épines qui doit nous servir d'abri, et au milieu de laquelle s'élève un arbre malingre dont les branches servent d'appui au sommet de notre buisson artificiel. Blottis ainsi derrière cette barrière d'épines, nous y sommes certainement aussi bien garantis des fauves que derrière les barreaux d'une cage de fer, mais il n'en serait cependant pas de même si quelque rhinocéros rôdeur venait nous rendre visite.

C'est en effet à peu près le seul ennemi à craindre, car aucun félin ne nous paraît capable de nous déloger de cette cachette bien protégée. Une seule ouverture, sorte de large meurtrière, a été pratiquée en face de l'appât et, à l'exception d'une branche d'arbre mise en travers pour servir d'appui à nos armes, le passage libre est assez grand pour permettre à un fauve de s'engouffrer dans le boma. C'est la place dangereuse qu'il s'agit de garder coûte que coûte, car une attaque n'est à craindre que de ce côté.

rhinocéros est en vue, me crie-t-il; j'ai voulu vous garder l'honneur de l'abattre, venez vite. »

Échangeant aussitôt ma carabine légère contre ma 500 que porte justement mon gunbearer, je m'empresse d'aller rejoindre mon guide qui est reparti à un train d'enfer. Nous passons quelques instants après la masse des porteurs qui, à l'annonce du pachyderme, se sont déchargés pour pouvoir mieux fuir en cas de besoin. La tête de la colonne s'est même couchée à terre de crainte de donner l'éveil à l'animal.

A cent mètres de notre avant-garde, nous trouvons mon secrétaire et un de mes préparateurs qui surveillent les environs pour protéger le convoi le cas échéant. A ce moment nous mettons pied à terre et partons avec des pisteurs qui nous attendaient.

Mon traqueur Matibo et celui de Cuninghame ne tardent pas à prendre la piste de l'animal aperçu par mon guide et qui s'est enfoncé à travers un bois épineux. Malheureusement le sol est tellement sec que malgré la sagacité de nos hommes nous perdons bientôt ses traces. Nos pisteurs escaladent alors un arbre qui domine la contrée, espérant découvrir notre gigantesque gibier, mais rien n'apparaît au milieu de la rare végétation de la plaine. Le vent n'étant pas propice, la bête nous a éventés et a dû s'enfuir. Nous revenons alors vers le safari, contrariés d'avoir manqué cette belle occasion.

La chaleur est maintenant torride, car il n'est pas loin de midi. Nous traversons une zone rocailleuse qui nous sépare d'une nouvelle plaine semblable à celle où se trouvait le rhinocéros. Mon secrétaire, qui chevauche alors à mon côté, me fait observer la similitude des deux endroits et ajoute en riant : « Faites attention : il y en a peut-être un autre. » Au même instant son gunbearer, qui nous précède, s'arrête tout à

coup et indiquant une partie d'un petit bois d'acacias, s'écrie : « Faro, yié, Faro. » Nous apercevons instantanément une énorme masse grise qui s'avance entre les arbres qui se brisent sur son passage. Quelle aubaine ! Nous ne sommes pas longs à sauter à terre et laissons les chevaux à nos compagnons. Cuninghame et moi marchons vers l'animal, qui ne manifeste aucune impatience ; il paraît au contraire bien rassuré et tranquille. Peut-être s'agit-il du même aperçu quelques heures auparavant. Profitant de chaque aspérité de terrain pour nous cacher, nous sommes bientôt à courte distance de la bête ; j'épaule alors mon arme, mais Cuninghame, qui est à côté de moi, me souffle : « Attendez, il n'est pas assez de côté. » Le rhino se retourne alors brusquement, puis rentre sans se presser dans le bois où nous le suivons sur un assez long parcours.

Au moment où il se présente de flanc, je lâche mes deux coups de carabine. Le pachyderme, sous le coup de la douleur, s'arrête raide, cherchant à comprendre ce qui lui arrive, mais Cuninghame ne voyant pas la bête s'écrouler, bien que sérieusement atteinte, tire à son tour, cherchant à lui briser une jambe, mais celui-ci fait un mouvement et la balle va se perdre dans le sol, soulevant un petit nuage de poussière.

Le rhino s'élançait alors droit devant lui, brisant tout ce qui lui résiste. Cuninghame tire à ce moment sa seconde balle sur l'animal qui nous présente la croupe, puis nous nous précipitons à sa poursuite. Dans une clairière le rhino s'est arrêté et semble nous attendre. Nous en profitons pour le doubler à nouveau. L'énorme pachyderme, nous éventant enfin, se décide à faire face, mais, avant d'avoir parcouru une vingtaine de mètres, s'abat sur le sol, succombant à ses nombreuses blessures.

Nous appelons aussitôt nos hommes qui vont prévenir le



MON PREMIER RHINOCÉROS



DÉPEÇAGE DU RHINO

safari pendant que nous contemplons notre gigantesque victime.

La caravane nous rejoint quelque temps après; les porteurs déposent leurs charges, et sous la direction de Cunningham et de Turner le dépouillage commence.

Cet arrêt nous permet de prendre avec mes compagnons un léger repas à l'ombre d'un mimosa.

A quatre heures le dépeçage est assez avancé et nous répartissons la peau et les os du rhino entre les porteurs qui doivent les transporter jusqu'aux chariots que Cunningham a fait arrêter pour charger notre trophée. Nous reprenons ensuite notre marche dans une région de plus en plus boisée, mais toujours coupée par de grandes clairières où le gros gibier abonde. Nous n'avions jamais vu tant d'antilopes; à tout instant, ce sont des hardes d'élans, de topis, de bubales, d'impallas, de water-bucks, etc... qui s'échappent à notre approche.

Au coucher du soleil nous atteignons le point où nous devons établir le camp, qui se monte aussitôt sous l'œil vigilant de mon guide, et la préparation du rhino est notre premier travail.

Pendant la nuit, j'ai été réveillé plusieurs fois par un raclement sonore qui retentissait dans la direction de la rivière; aussi dès le matin j'en informe Cunningham qui me dit l'avoir également entendu; il pense que le bruit provenait d'un hippopotame.

De très bonne heure nous partons à la chasse, laissant mon guide s'occuper du pachyderme qui a troublé notre sommeil. Jean, mon premier préparateur, et moi allons à la recherche des Kobs dont nous n'avons pas encore de spécimen, mon secrétaire et mon deuxième préparateur à celle des Élans, Topis, Ouribis et Impallas.

En longeant les bords de la rivière nous relevons les traces fraîches de Water-bucks, que nous suivons aussitôt. La piste nous entraîne dans la direction où j'ai tué hier mon rhino, mais l'abondance même du gibier nous gêne. Des légions de gazelles ou de zèbres partent de tous côtés à notre approche et effrayent le gibier choisi que nous poursuivons. Ce n'est que vers midi qu'au milieu des arbres les hautes silhouettes noires de nos kobs se dessinent dans la pénombre du sous-bois. Ayant arrêté notre choix sur les deux spécimens qui nous semblent les plus beaux, nous pressons la gâchette.

Une des bêtes est mortellement atteinte et se débat à terre, le reste de la bande s'élançe sous bois où nous les suivons pendant qu'un de nos pisteurs se charge de saigner l'antilope abattue.

Des traces de sang nous indiquent bientôt que l'autre kob n'a pas été non plus manqué, mais nous devons encore parcourir un bon mille avant de le retrouver étendu à terre.

A notre approche la farouche antilope trouve pourtant la force de se relever, mais une dernière balle de mon adroit collaborateur la couche à nouveau. Jean tire alors son couteau et se prépare à la dépecer quand, soudain, sans que rien puisse nous le faire prévoir, la bête, dans un dernier sursaut, se jette sur mon compagnon. Heureusement les longues cornes de l'antilope manquent leur but et la bête râlanté retombe définitivement à terre. Mon compagnon l'a échappé belle, car sa botte et sa culotte sont déchirées sur une grande longueur et il s'en est fallu de peu qu'il ne soit éventré. Au dernier coup de fusil nos hommes nous ont rejoints, et nous en envoyons une partie porter nos deux water-bucks au camp.

Encouragés par ce merveilleux résultat, nous continuons notre chasse en nous dirigeant vers l'endroit où j'ai abattu

mon rhino, qui maintenant est tout proche, et où nous espérons trouver quelques intéressants animaux occupés à en dévorer la carcasse. Le gibier est toujours très abondant et chemin faisant il nous est facile d'abattre un beau spécimen de topi ainsi que deux impallas, dont la mienne porte de magnifiques cornes qui ne doivent pas être éloignées du record.

Un peu avant le coucher du soleil nous parvenons dans la clairière, où une nuée de marabouts se disputent les derniers lambeaux de chair qui restent attachés au squelette de mon rhinocéros. Aucun autre animal n'est en vue, sauf un petit chacal qui rôde aux alentours, mais il est temps de songer au retour et nous n'atteignons le camp qu'à la nuit. Mes compagnons n'ont pas non plus perdu leur temps et ont rapporté entre autres deux topis, un Reedbuck et une femelle de Kob bien en peau. Voilà donc de quoi faire pour les taxidermistes.

Debout dès quatre heures du matin, nous partons, Cunningham et moi, à la chasse à l'Hippopotame, toujours guidés par notre Nandy à qui nous avons adjoint nos traqueurs Kongoni et Matibo.

Nous suivons d'abord les bords de l'Amala d'assez loin pour hâter notre marche, puis nous nous rapprochons de ces rives où l'aube nous surprend scrutant les clairières où notre gibier peut encore être au pacage, ou cherchant dans les passages d'hippopotames une piste fraîche de la matinée. Nous marchions ainsi depuis une bonne heure quand un raclement prolongé nous apprend la présence de notre gibier; nous nous glissons aussitôt vers la rivière à travers l'inextricable fouillis des plantes tropicales dont les épines nous écorchent les mains et les jambes. Enfin, après avoir traversé les derniers buissons, nous découvrons le

cours d'eau serpentant entre des bancs de sable; sur l'un d'eux un énorme hippopotame marche lentement. Au craquement d'une branche sèche qui casse sous mon poids, le pachyderme lève brusquement la tête et pivote avec une agilité à laquelle j'étais loin de m'attendre; je n'ai que le temps de lui envoyer mes deux coups de carabine avant qu'il s'élançe à travers les taillis de la berge opposée. Nous nous précipitons aussitôt sur la piste, pour nous rendre compte si la bête est sérieusement blessée, et ne tardons pas à relever de larges taches de sang sur le sable, puis sur les buissons de la berge que nous venons d'atteindre après avoir passé l'Amala, qui n'a ici qu'un mètre trente à un mètre cinquante de profondeur.

Nous partons ensuite sur la piste qui s'enfonce à travers bois. La hauteur de la blessure nous fait bien espérer avoir notre pièce, mais la vigueur de l'animal nous entraîne loin. Jamais encore nous n'avions parcouru d'aussi jolis endroits, on se dirait par moment dans un des fourrés d'un des superbes parcs botaniques de Ceylan ou de l'Inde. A un moment l'hippo s'est jeté dans un petit lac couvert de nénuphars et d'une sorte de lotus, où nous pensons qu'il s'est caché, mais bientôt un de nos hommes annonce la continuation de la piste hors de cette étendue d'eau. Nous marchons ainsi des heures à la poursuite du pachyderme, qui a été jusqu'à sortir en plaine pendant quelques instants, pour rentrer à nouveau dans des fourrés marécageux où nous avons grand mal à le suivre. Enfin, vers trois heures, harassés et trempés, nous atteignons un petit étang où un de nos hommes aperçoit l'animal. Nous nous glissons alors vers lui entre les herbes et j'ai la joie d'abattre d'une dernière balle notre énorme gibier. L'eau étant peu profonde, nous arrivons facilement à tirer la bête jusqu'à la rive pour procéder au dépeçage. Je

laisse ensuite les hommes à leur ouvrage et pars avec Cunningham par le chemin le plus direct pour regagner le camp, car une équipe de renfort que le Nandy accompagnera sera nécessaire à nos pisteurs qui dirigeront le coltinage des parties choisies du pachyderme.

La seule difficulté que nous trouvons au retour est le passage de l'Amala; partout nous nous heurtons à une eau profonde et infestée de crocodiles. Ne pouvant pour la dernière raison nous mettre à l'eau, nous nous mettons à la recherche d'un pont naturel comme il s'en trouve souvent dans ces épaisses forêts, et découvrons enfin un arbre de l'autre rive qui est tombé dans l'eau et étend ses branches jusqu'à quelques mètres de celle de notre côté. Nous rentrons donc dans la rivière malgré l'appréhension de nous voir menacés par un petit crocodile qui en un bond prodigieux de plusieurs mètres a plongé à notre approche. Ayant atteint l'arbre mort nous avançons en nous cramponnant aux branches; malheureusement à un moment mon pied glisse et perdant l'équilibre je m'enfonce dans l'eau, au-dessous de l'arbre que je n'ai pas lâché.

Je dois ensuite faire une gymnastique fort pénible pour rattraper une autre branche qui me permet de reprendre ma stabilité. Quelques instants après, nous sommes sur l'autre bord et regagnons le camp à temps pour donner nos ordres.

J'envoie aussitôt trente porteurs munis de plusieurs lanternes et deux skimmers qui vont rejoindre nos pisteurs. Je fais ensuite le récit de la journée à nos compagnons qui ont eu, eux aussi, quelques succès dans l'exploration d'une partie de l'Amala en aval du camp. Ce n'est que fort tard que nos hommes rentrent, rapportant la dépouille de l'hippopotame, dont Turner va s'occuper.

Les jours suivants sont employés à rayonner aux environs et à visiter les abords de la rivière.

La faune est en effet fort riche, et je tiens à rapporter, avec nos observations biologiques, des matériaux nombreux qui permettront d'intéressantes études à tous les points de vue zoologiques.

Parmi les antilopes de cette région boisée se trouvent, je crois l'avoir dit, de nombreuses impallas dont une grande partie sont atteintes de cécité. Intrigué et ne pouvant m'en expliquer la cause, j'obtiens de mon guide la raison de cette infirmité qui provient de deux causes tout à fait différentes. La première est due à la graine d'une plante qui, à une certaine époque, détruit le sens ophtalmique lorsqu'elle s'introduit dans l'œil. La seconde, aux épines acérées des mimosas nains contre lesquels elles se jettent pendant la nuit, quand elles se sentent poursuivies par les fauves.

Dans une région aussi giboyeuse, nos pièges devaient naturellement nous donner d'intéressantes captures; aussi un matin, en relevant mes trappes, je trouvai un joli guépard pris par une patte à un de nos pièges américains.

La jolie bête, heureusement encore jeune, accepta sa nourriture après quelques heures de captivité, et mon premier préparateur s'occupant lui-même d'elle, j'espérais bien alors la ramener en Europe.

CHAPITRE VII

En route vers Narossera. — Poursuite infructueuse de deux lions. — Albin s'égare en recherchant les fauves. — Notre camp est attaqué la nuit par plusieurs lions — Nouvel arrêt au Lemek pour atteindre Salt-Marsh. — Nous surprenons deux rhinocéros — Chasses fructueuses aux élans.

Ayant suffisamment fouillé presque toute la région, et la première partie de notre programme étant ainsi épuisée, nous décidons de nous rendre à un autre point de la limite sud du Massailand anglais, le long des rives de la Narossera qui coule plus à l'est. Pour rejoindre ce cours d'eau, deux itinéraires peuvent être suivis; l'un longe la ligne de démarcation du protectorat anglais, traverse la plaine désertique et contourne au sud le massif d'Osubugo Loitaï; l'autre retourne, par le même chemin que nous avons parcouru en venant, jusqu'à Salt-Marsh, puis se dirige vers les monts d'Osubugo Loitaï qu'il contourne au nord, puis à l'est pour atteindre la Narossera près de sa source. Après une courte discussion, nous choisissons la deuxième route en raison de nos chariots que nous ne pourrions emmener par la première, le pays à traverser étant infesté de tsé-tsé et les points d'eau étant très douteux.

Dans les premiers jours de février, nous quittons donc notre dernier camp sur l'Amala. Cuninghame et moi prenons la tête de la caravane, guidés par le Nandy, qui va nous faire passer par un raccourci devant, paraît-il, nous faire gagner une demi-étape. Comme les jours précédents, le gibier est

qu'une... termitière. Le zèbre n'a pas été touché et pas même un chacal n'a daigné lui rendre visite; encore une fois bredouilles, nous revenons vers la caravane prête à se mettre en route pour Salt-Marsh.

A la tombée de la nuit nous atteignons l'emplacement de notre ancien campement, où nous réédifions nos abris pour plusieurs jours.

L'un de nous a tué une bête intéressante en quittant le Lemek; il s'agit d'un bubale de Neumann. Cette antilope semble en effet cantonnée dans cette vallée, car nous ne l'avons aperçue ni par ici, ni du côté de l'Amala, et nous considérons cette capture comme excellente puisque nous ne serons plus à même d'en rencontrer de semblables.

Mon secrétaire rentre tard au camp, mais avec une nouvelle qui me remplit de joie : un rhinocéros lui a été montré dans la plaine par les indigènes d'un village Massai où il était entré pour faire des photographies. N'ayant qu'une carabine de petit calibre, il n'a pas osé attaquer le pachyderme et s'est contenté de repérer exactement l'endroit, pour me l'indiquer.

A 4 heures du matin, nous partons, Cuninghame, Jean et moi, à la recherche du rhino aperçu hier à la sortie de la vallée du Lemek.

Le chemin est fort long pour atteindre le point où la bête a été vue, mais heureusement la fraîcheur matinale nous permet de marcher bon train.

Vers 9 heures, le gunbearer qui nous guide et qui a vu hier le rhino nous indique facilement l'endroit où il se trouvait. La sécheresse empêche malheureusement de relever toute trace sur le sol. Nous escaladons malgré cela les collines voisines, espérant apercevoir notre gibier, mais la bête reste invisible.

Comme le soleil est déjà haut, Cuningham, qui comme nous est un peu découragé, nous montre un énorme figuier, qui s'élève au milieu de la plaine, et nous dit : « Allons donc jusqu'à cet arbre isolé; souvent les lions les choisissent comme repaire pendant les heures chaudes, et il se pourrait que nous en levions un. En tout cas, ajoute-t-il, nous pourrions laisser passer les moments les plus pénibles de la journée à l'ombre et laisser souffler les chevaux. » Il nous faut une bonne demi-heure pour atteindre le point indiqué. Cuningham ne s'est pas trompé au sujet des fauves, car des traces de gros félins trahissent leur passage en cet endroit, mais nous devons nous contenter de cette maigre constatation.

Après un frugal repas suivi d'une courte sieste, nous décidons de nous remettre en marche vers le camp, en faisant un crochet qui peut-être nous permettra de découvrir quelques antilopes intéressantes.

Nous quittons donc notre abri momentané et escaladons une petite éminence rocheuse d'où cinq grosses hyènes s'échappent. A la vue des carnassiers nous avons sauté à bas de nos chevaux pour essayer de tirer une de ces bêtes, mais avant que nous les ayons ajustées elles sont hors de portée.

Nous descendons ensuite dans la plaine désertique où un troupeau d'environ quatre cents gnous nous surveille depuis un moment. Contrairement à leur habitude, ces farouches antilopes nous laissent aujourd'hui passer à moins de cent mètres de leur front, sans marquer la moindre frayeur.

Poursuivant ensuite notre chemin dans une région sablonneuse, nous pouvons y contempler un effet de mirage superbe qui se produit vers le sud, et je discute un bon moment avec Cuningham, convaincu pour mon compte qu'il s'agit d'un véritable lac et non d'un mirage.

Pour en avoir le cœur net, nous poussons dans la direction

de la nappe d'eau, qui semble alors se retirer devant nous, puis finit par disparaître, donnant raison à notre guide, que cette petite divergence de vue a amusé.

Nous marchions ainsi depuis quatre heures lorsque soudain mon pisteur Kongoni s'arrête, cherchant à se rendre compte de quelque chose qu'il aperçoit dans le lointain. Tous les hommes profitent aussitôt de ce court arrêt pour scruter l'horizon, mais malgré leur vue perçante aucun d'entre eux ne distingue assez nettement pour identifier l'objet qui a motivé notre observation. Mon pisteur demande alors des jumelles à Cuningham qui se trouve auprès de lui, et à peine les a-t-il portées à ses yeux, qu'un large sourire se lit sur sa bonne face de nègre : « Faro m'bili, Buono m' Koubo » (deux rhinocéros, Monsieur), s'écrie-t-il en se tournant vers moi.

A l'annonce des deux pachydermes, toute notre fatigue disparaît et c'est avec un nouvel entrain que nous piquons droit vers eux, forçant l'allure à cause du peu de temps qu'il nous reste de jour.

A cent mètres des rhinos, nous mettons pied à terre et nous marchons vers un petit repli de terrain où les deux bêtes sont paisiblement descendues. Ce n'est qu'à cinquante mètres que nous commençons à prendre les précautions d'usage pour nous glisser vers elles, avec plus de prudence, car au-dessus de cette distance la vue basse de ces animaux les empêche de nous découvrir.

Le vent seul est le facteur délicat à observer, car la moindre odeur anormale prévient ce gibier de la proximité du chasseur et personne n'a jamais su d'avance ce qu'un de ces monstres, véritable représentant de la préhistoire, est capable de faire contre un ennemi que lui décèle son odorat subtil.

Arrivés sans encombre à trente mètres des pachydermes, nous choisissons chacun notre pièce; Jean vise le plus petit,

me laissant l'autre, que nous pensons être le mâle. A mon coup de feu, mon rhino roule à terre, poussant des cris aigus qui, toute proportion gardée, rappellent ceux d'un jeune porc, pendant que l'autre s'élançe lourdement sur la gauche, où il reçoit une nouvelle décharge à son passage.

Cunningham nous crie à ce moment : « Courez vite, je me charge de celui-ci ! » Nous sortons alors du repli de terrain et poursuivons le deuxième blessé qui, après une course d'une centaine de mètres, s'arrête et cherche à se rendre compte de ce qui se passe.

Les coups de fusil et les cris de son compagnon frappé à mort semblent avoir brouillé l'étroite cervelle de l'énorme brute qui, après une fuite instinctive, a besoin d'une petite halte pour reprendre ses idées. Nous en profitons du reste pour le tirer de nouveau. La bête pique alors des petits galops dans différentes directions, cherchant à prendre notre vent, mais heureusement nous ne lui en laissons pas le temps et à 60 mètres une dernière décharge le couche à terre. Nous retournons ensuite voir notre première victime. C'est une superbe femelle dont les cornes formidables nous avaient fait croire que nous avions affaire au mâle. Le plus petit est au contraire du sexe opposé ; il est littéralement criblé ; une balle particulièrement l'a traversé dans toute sa longueur après s'être frayé un passage à travers la tête de l'humérus qui n'a pas été brisée en raison de la formidable vitesse balistique des carabines Guyot.

Aussitôt nos deux pièces à terre, nous nous mettons au dépeçage, mais l'ouvrage est long et la nuit tombe pendant ce pénible travail. Enfin, vers 9 heures, nous pouvons répartir les charges à nos hommes ; les têtes nous ont donné le plus de mal, mais nos porteurs ayant eu la précaution de couper deux petits arbres en quittant le camp, nous les avons

assujetties dessus, ce qui permet à plusieurs hommes de supporter ce poids formidable.

Dans la nuit noire notre petite troupe s'ébranle; nos nègres, surchargés par leurs fardeaux, chantent une mélodie rythmée pour s'aider à avancer sur la piste de Cuninghame qui a pris les devants. La douceur de la température nous permet heureusement de marcher bon train sous un ciel admirablement pur, mais où seule la clarté des étoiles nous permet de nous diriger. La Croix du Sud brille derrière nous et nombre d'autres planètes, inconnues à notre firmament européen, aident notre guide à trouver son chemin à travers la plaine.

Le hennissement des zèbres retentit par instant et comme à un moment un rugissement s'y mêle, nous nous portons sur les flancs de notre petite colonne pour la protéger le cas échéant. Vers minuit nous faisons une pause près d'un ruisseau à demi desséché, puis nous reprenons notre marche vers le camp que nous atteignons un peu avant 2 heures du matin.

À notre approche nos compagnons, prévenus par les détonations de deux coups de fusil que nous avons tirés en l'air, sont venus à notre rencontre et nous félicitent de nos belles captures.

Ils ont, disent-ils, entendu des lions qui sont venus poursuivre des zèbres jusqu'à la mare que le camp domine, mais l'obscurité les a empêchés de les tirer.

Nous consacrons la journée du lendemain à une chasse à l'Élan (*Oreas canna*), dont nous avons vu de nombreuses hardes, mais dont il nous manque encore plusieurs spécimens pour la collection mammalogique.

Un groupe d'indigènes ayant informé nos pisteurs que plusieurs troupes de ces animaux se trouvaient dans la plaine

Quelques minutes après ces intéressantes observations, les buffles repartent encore devant nous et cette fois il nous semble bien inutile de pousser plus loin cette dangereuse poursuite.

Nous rentrons au camp découragés et jugeons qu'il est préférable de s'éloigner du voisinage de cette maniate Massai et de ses troupeaux qui rendent le gibier trop farouche; aussi décidons-nous de partir dès demain pour le Guasso Nyiro.

Cunningham, qui tient à garder le jeune berger Massai qui nous a si bien renseignés et qui paraît avoir une connaissance parfaite de la contrée, fait demander au camp la mère du jeune homme. Malheureusement cette dernière, connaissant par expérience le danger qu'il y a à poursuivre des buffles, s'oppose, par crainte d'un accident, à ce que son fils nous serve de guide.

Enfin, après un interminable conciliabule et en lui promettant qu'on lui renverrait son fils dès qu'il nous aurait conduits simplement au Guasso Nyiro, elle finit par consentir à le laisser partir. Ce sentiment de tendresse chez ces peuplades primitives et dont l'indifférence paraît dominer tous les autres sentiments, sauf celui de la bravoure, ne manque pas de m'étonner et cette constatation me semble avoir son importance au point de vue de la psychologie de ces indigènes.

Au petit jour notre camp est rapidement plié et nous montons vers un col pour descendre ensuite vers le cours de la Narossera inférieure qui se jette à deux marches d'ici dans le Guasso Nyiro.

En cours de route, nous surprenons deux guépards qui se sont enfuis à notre approche et qui se sont réfugiés dans une vieille maniate abandonnée, dont nous visitons de suite tous

les recoins pour les en chasser, mais les rusés félins trouvent le moyen de s'échapper sans que nous puissions les tirer.

Vers 10 heures la caravane atteint une plaine aride, desséchée et couverte d'une maigre végétation de mimosas, d'où un troupeau de girafes s'échappe à l'approche de notre safari, sans que nous puissions les rejoindre.

Plus loin, les premiers porteurs lèvent un rhinocéros qui faisait tranquillement la sieste au milieu de la plaine, mais, comme il ne manifeste aucune velléité d'attaque, nous le laissons tranquille. Du reste, après avoir reniflé quelque temps dans notre direction, il se décide à battre en retraite sans nous inquiéter. Nous traversons quelque temps après la Narossera, qui coule entre de grosses roches que borde une végétation fraîche et touffue d'où sort un nouveau rhino, tout à côté de l'Askari qui précède les hommes de tête. A la vue du pachyderme, les porteurs ont jeté leurs charges à terre pour grimper aux arbres. Cet habitant de la brousse est bien le plus redouté de nos nègres, mais, comme le premier, la lourde bête nous laisse la paix et se retire devant nous sans la moindre menace.

Sur un plateau qui domine la Narossera et sous un arbre énorme, nous dressons nos tentes, car avant de pousser plus loin nous devons approvisionner notre caravane de viande pour ménager nos moutons.

De notre nouveau camp la vue est splendide vers le sud-est; elle embrasse toute une contrée montagneuse en avant de laquelle on devine de grandes plaines herbeuses limitées à l'horizon par de hauts massifs, au pied desquels s'étend, vers l'est, le grand lac Magadi dont les rives recouvertes de paillettes minérales scintillent sous les rayons du soleil.

C'est vers ce lac que se dirige une ligne de chemin de fer actuellement en construction et qui reliera sur une distance

de 95 milles celle de l'Uganda Railway avec les berges du Magadi. Ce merveilleux lac, qui a environ 16 milles de longueur, contient un énorme dépôt de carbonate de soude et ces ressources naturelles donnent à la compagnie qui se propose de les exploiter, de grandes espérances dans son trafic d'exportation.

Dans l'après-midi nous abattons deux bubales et un zèbre, dont la chair, coupée en lanières puis séchée au soleil ou devant des feux pendant le reste de la journée, constituera une partie des vivres de réserve pour nos nègres.

Nous levons le camp de grand matin, en raison de la longue étape à franchir pour atteindre le confluent de la Narossera et du Guasso Nyiro. Un brouillard de chaleur s'élève des contrées plus basses vers lesquelles nous allons descendre, et une véritable mer de nuages s'étend à nos pieds jusqu'aux sommets qui s'estompent à l'horizon.

Après avoir quitté le gros arbre sous lequel nous avons monté nos tentes, notre safari s'éloigne de la rivière pour dévaler sur les flancs d'une montagne recouverte d'une végétation très dense à demi desséchée, à travers laquelle il n'est pas aisé de se frayer un passage. Heureusement des pistes de rhinocéros nous facilitent notre marche et lorsque cela nous est possible nous empruntons les sentiers de ces pachydermes.

J'ai malgré tout de sérieuses craintes chaque fois que nos porteurs s'engagent sur des éboulis, car, avec leurs charges, c'est miracle qu'ils ne roulent dans le vide avec les pierres qui glissent sous leurs pieds.

Je me demande par exemple comment les rhinos peuvent s'aventurer sur ces pentes, à travers ce dédale de pierres croulantes, sans rouler en avalanche jusqu'au fond de ces

précipices, car déjà nos nègres doivent faire des prodiges d'équilibre avec leurs paquets sur la tête, pour passer de rocs en rocs pendant cette dégringolade longue et pénible qui se renouvelle après l'escalade d'une autre montagne. Nous atteignons ensuite une gorge étroite où coule la Narosera qui s'y est frayé un passage après des cascades successives. Nous y poursuivons notre route en suivant le lit de la rivière, heureusement peu profonde, et campons sur la berge opposée, à courte distance du Guasso Nyiro.

La chaleur est terrible dans cet étroit boyau et, sans un courant d'air qui vient de la plaine, l'endroit serait intenable. Cuningham va malgré cela, avant la fin du jour, inspecter la contrée avoisinant le confluent.

A la nuit, pendant que les porteurs exténués pansent leurs pieds meurtris ou prennent un repos indispensable et bien gagné, Cuningham rentre fatigué par la randonnée rapide qu'il vient d'accomplir. Comme nous allons à sa rencontre, notre compagnon nous informe qu'un sérieux danger nous menace. La prairie est en feu et les derniers contreforts des montagnes qui nous abritent commencent à brûler.

Par prudence, nous dit notre guide, nous devrions retourner de suite d'où nous venons, mais nos hommes en sont incapables. Il est donc préférable de prendre un court repos et si la nuit est assez claire nous reprendrons le chemin de l'étape précédente avant le jour.

A 5 heures du matin le headman siffle le rassemblement des hommes, qui viennent seulement d'être mis au courant de la situation. L'évocation du danger a suffi pour ranimer les énergies chancelantes des plus paresseux et c'est dans une hâte fébrile que nous levons le camp pour remonter la rivière dans une obscurité profonde au milieu de laquelle les hommes trébuchent sur les galets, ou tombent dans les trous

sur du gros gibier, de la puissance de pénétration et des terribles effets de ces munitions.

Pour la chasse au rhinocéros et à l'éléphant, Cuninghame reste très partisan de la balle entièrement blindée, car il la considère comme donnant un plus grand choc et ayant un pouvoir pénétrant plus certain sur un tel gibier.

Maintenant que nous avons envisagé les principales difficultés résultant de l'organisation d'un safari, voyons les lois qui protègent le gibier et les moyens fort intelligents qu'emploie le gouvernement anglais pour rendre effectifs les règlements qu'il a imposés dans le but, louable entre tous, de protéger les espèces rares ou en voie de disparition.

Par suite de la réputation croissante que le pays s'est acquise par ses nombreux avantages et ses ressources, le fait s'est produit qu'en très peu d'années, Nairobi est devenu un centre où règne une civilisation, qui, quoique récente, n'en est pas moins fortement établie.

Chaque année, un nombre considérable de visiteurs et principalement les amateurs d'aventures et de grandes chasses, s'y donnent rendez-vous, et par suite de cette grande affluence de chasseurs, l'administration de la colonie s'est vue obligée d'édicter des ordonnances spéciales et souvent revisées pour la protection du gibier.

Chaque province, chaque district, a sa réglementation particulière suivant l'abondance ou la pénurie de sa faune et les licences ne sont délivrées qu'en conséquence.

Ces ordonnances, sur les rapports des « Game rangers » (sortes d'inspecteurs qui visitent les districts), sont arrêtées par le gouverneur après avis et consentement du cabinet législatif.

Pour assurer une protection plus effective encore, le gou-

vernement anglais a eu la sage idée de délimiter d'immenses étendues de territoire scrupuleusement choisies, où la chasse est, sous des peines très sévères, rigoureusement interdite.

Dans ces vastes réserves, les animaux de toutes sortes vivent en toute tranquillité et peuvent s'y multiplier, sans qu'on ait à craindre de voir disparaître, dans un avenir prochain, certaines espèces recherchées, originaires de cette contrée.

Les licences ordinaires sont délivrées par un Provincial ou un district-commissionner, ou par tout autre service autorisé par le gouverneur.

Elles comprenaient, lors de mon expédition :

1° Les licences dites de Sportsman ou de chasseur proprement dit, dont le prix est de 750 roupies, environ 1 275 francs, et donne droit de capturer ou d'abattre les animaux suivants :

Buffle, 2; Rhinocéros, 1; Hippopotame, 2; Éland (*Oreocanna*), 1; Zèbre de Grévy, 2; Zèbre de Grant, 20; Oryx cœlotis, 2; Oryx Beisa, 4; Kob, 2; Kob à croissant (*Kobus ellipsiprimmus*), 2; Antilope de sable (*Hippotragus niger*), 1; Antilope Rouanne, 1; Grand Koudou, 1; Petit Koudou, 4; Topi (*Damaliscus*), 2; les mêmes dans les terres de Juba de la Tana et dans les plaines de Loïta (Sotik), 8; Bubale de Cook, 20; Bubale de Neumann, 2; Bubale de Jackson, 4; Antilope de Hunter, 6; Kob de Thomas, 4; Bongo, 2; Impalla, 4; Sitatunga, 2; Gazelle de Grant, 3 de chaque variété; Gnou, 3; Gazelle girafe (*Lithocranius*), 4. Plus 10 spécimens de chaque espèce des animaux qui ne sont pas mentionnés plus haut et qui comprennent les gazelles oribi, dick-dick, etc.

Cette même licence donne droit en Uganda à quatre éléphants et à un nombre indéterminé d'hippopotames.

2° Les licences pour les résidents dans le territoire, de 150 roupies, donnant les mêmes droits que les précédentes.

3° Les licences pour les settlers ou fermiers, qui sont de 45 roupies (pour chasser seulement sur leurs propres domaines).

4° Les licences dites pour voyageurs, qui sont de 15 roupies.

Les trois premières sont valables pour une année, la quatrième pour un mois seulement. Chacune de ces licences autorise la chasse ou la capture d'une certaine quantité d'animaux dont le nombre et les espèces sont déterminés par un état spécial.

Le chasseur, muni d'une licence ordinaire, ne peut chasser sur les terres particulières sans le consentement du propriétaire.

Enfin, les personnes désirant se livrer essentiellement à la petite chasse, telle qu'on la pratique en France pour le petit gibier à poil ou à plume, peuvent obtenir une licence au prix de 5 roupies, dont la validité est d'une année.

Il y a cependant des restrictions en ce qui concerne certaines espèces d'oiseaux tels que : Aigrettes, Marabouts et divers autres, dont la chasse n'est autorisée que par les grandes licences.

Malheureusement, vu la modicité du prix, grand nombre d'amateurs ne se font aucun scrupule de tirer avec ce permis les peu farouches gazelles qu'ils rencontrent. Mais heureusement le braconnage est puni avec plus de sévérité que chez nous.

Certains animaux, tels que l'éléphant, la girafe, le grand koudou femelle, le buffle femelle, l'antilope rouanne femelle, l'antilope de sable femelle (*hippotragus niger*), l'hippopotame dans certains lacs (constituant des réserves), toutes les es-

pèces de vautours, hiboux, chouettes, l'aigle pêcheur et surtout l'autruche sont rigoureusement protégés.

La chasse de certains de ces animaux n'est permise que par licence spéciale, ou par autorisation s'il s'agit d'un but essentiellement scientifique.

Toutes les femelles de gros animaux, antilopes ou gazelles, quand elles sont accompagnées de leur petit, ne peuvent être tirées, sauf dans un but scientifique.

Le lion lui-même, qui était il y a peu de temps encore considéré comme un animal nuisible, vient de faire l'objet d'une ordonnance qui en réglemente la chasse. Chaque grande licence ne donne droit qu'à quatre de ces fauves. Cette détermination a été prise en raison du nombre considérable, tué en peu de temps, par des procédés nouveaux.

Un amateur américain avait en effet imaginé de se livrer à la poursuite des fauves avec des chiens spécialement dressés, et il réussit dans une seule année, avec une meute de soixante têtes, à abattre une centaine de lions. Joli record certes, mais un tel mode de chasse n'aurait pas tardé à faire disparaître ce gibier royal, dont la vraie chasse présente l'attrait le plus captivant et le plus passionnant; du reste l'inutilité du lion est loin d'être prouvée. Ce fauve détruit en effet dans son année un nombre considérable de zèbres, qu'il préfère entre tout, et d'antilopes communes qui sans cela se multiplieraient au point de dévaster complètement les plantations, qui de nos jours souffrent déjà suffisamment de ces animaux.

Les oiseaux aussi ont leur grande part de protection; marabouts et aigrettes surtout, dont la grande licence ne donne droit qu'à quatre spécimens de chaque espèce.

En Uganda, pays de protectorat, cette protection s'est étendue sur une grande quantité d'autres oiseaux, spécialement les hérons, dont la chasse est interdite sans autorisation